

Théâtre Lumen

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 29

PDF erstellt am: **17.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220408>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

STATISTIQUE

Les grands voyageurs nous imposent. Nous ne voyons que l'énormité de leurs courses et nous sommes effrayés à l'énoncé de tous les kilomètres qu'il leur a fallu faire.

Or, une foule de personnes pourraient se flatter de battre le record des voyageurs en question. Elles n'auraient qu'à faire le calcul des pas qu'elles font en un jour, ce qui leur donnerait aisément le nombre de leurs pas durant un an.

Ce calcul, un médecin suisse s'y est livré. Il a patiemment et attentivement compté tous ses pas durant une année, et il est parvenu au total formidable de 6.760.000 pas en un an !

Maintenant, en admettant simplement un pas de soixante-dix centimètres, prenez la peine de recourir à une multiplication, et vous éprouverez une espèce de suffocation devant la masse kilométrique que vous découvrirez au bout de votre crayon.

On a calculé d'autre part la distance que parcourt un danseur pendant ses exercices.

Un valseur fait, en dansant, un kilomètre en treize minutes. Dans le même laps de temps, un danseur de quadrille en fait deux. Quant au danseur de tango, il est plus lent et ne couvre guère plus de sept cents mètres.

Un statisticien patient a établi qu'un couple qui aurait dansé toutes les danses au cours d'un bal, de dix heures du soir à cinq heures du matin, aurait fait cinquante-six mille pas, soit quarante-six kilomètres.

Conclusion : nous sommes tous de grands voyageurs.

Pendant le jass ! — Je te laisse, j'ai un rendez-vous à trois heures.

— Mais, mon cher, il en est quatre.

— Quatre ? alors j'ai une excuse ! nous pouvons continuer !



MONSIEUR DE PORNENS
(Suite et fin.)

Mlle Armande pensa mourir de jalousie. Elle ne pouvait comprendre pourquoi cet époux si coulant sur le chapitre de la dot ne l'avait pas choisie.

Il y avait, dans les parages de Pornens, un riche et grand domaine rural dont le propriétaire était bien l'homme le plus charmant et le plus franc de cœur qu'on pût voir. Il avait trente ans et s'appelait Jean Farny.

Bien qu'il fût paysan de race, il était instruit, aimait à lire, savait jouer de la flûte et chanter. Il menait à la baguette son train de campagne avec une armée de domestiques qui tous l'aimaient et le respectaient. Il y avait dans ce domaine si bien tenu la ferme, qui était vaste et belle et la maison de maîtres qui en était distincte.

Cette maison, meublée avec luxe, avait deux salons dont M. de Pornens qui, parfois, tournait en dérision le « gentilhomme campagnard », se fut bien contenté, lui qui, de plus en plus talonné par le besoin, vendait maintenant en secret sa porcelaine et son argenterie.

Il advint qu'un jour Catherine de Pornens se rendit à la ferme de ce brave homme pour une affaire de poules et de canards. Jean Farny s'appretait à partir à cheval pour la ville. Il avait ses bottes et son habit long. Surpris et très honoré de voir apparaître la fille de son seigneur, il retira son pied de l'étrier et vint au-devant d'elle, tête découverte, en rougissant un peu, tout homme qu'il fût. Catherine rougit aussi.

Elle voulait lui exposer ce qui l'amenait.

— Je sais le respect que je dois à la personne qui me parle, dit-il. Aussi, Mademoiselle, je ne vous écouterai point si vous ne daignez pas me faire l'honneur d'entrer au salon.

— Ne pouvons-nous parler ici ? dit cette bon-

ne fille, rougissant plus fort. Mes couvées ont réussi... et j'aurais des poules et des canards à vendre. Je suis confuse d'arriver en un tel moment. Vous alliez monter à cheval.

— Je n'ai plus qu'un désir, Mademoiselle, insista le maître du lieu, c'est de vous être agréable en tout, pourvu que vous me fassiez la grâce d'entrer chez moi.

La gracieuse vendeuse de canards ne se fit plus prier. Elle entra dans un salon qui, pour elle était plus beau que ceux de Versailles. S'il ne l'était pas en effet, Catherine, à coup sûr, s'y sentait plus à l'aise que chez le roi.

Il convient de dire que le plus heureux des deux était assurément Jean Farny, lequel, dans ce charmant tête-à-tête, oubliait qu'il était attendu à la ville et laissait piaffer son cheval.

L'aimable et galant propriétaire dit à sa visiteuse qu'on lui demandait de partout oies, poules et canards et qu'il ne pouvait assez en fournir. Tout ce qu'elle pourrait lui vendre serait acheté par lui avec reconnaissance et aux plus hauts prix.

Catherine revint au logis, enchantée et troublée à la fois.

Mais ne sait-on pas de reste que l'amour fait des siennes en tous les mondes et qu'il se faufile en traître où on ne l'attendait ni ne l'invitait ?

Un jour vint où le sire de Pornens, acculé à la détresse la plus noire, ne savait plus qu'engager et que vendre pour faire un peu d'argent, à moins de vendre la ruine familiale dont personne n'eût voulu s'appauvrir, car elle valait moins que rien.

— Madame et chère amie, nous sommes au bout du rouleau, dit-il à sa femme qui pleurait. Un miracle seul pourrait nous sauver et le temps des miracles est passé.

— Qui sait ? dit Mme de Pornens, s'essuyant les yeux.

Ce fut en cet instant que la cloche rouillée de la cour tinta et que le vieux Baptiste, le dernier des domestiques, servant ses maîtres par affection et par habitude, introduisit un visiteur.

C'était Jean Farny, le grand propriétaire, qui humble, courtois et presque suppliant, venait solliciter de la bonté de M. de Pornens la main de sa fille Catherine.

Les aristocratiques maîtres et seigneurs eurent un soubresaut de saisissement et le même geste de refus aussi grandiose que distingué.

— Très flatté... très honoré, monsieur, mais c'est chose impossible... La différence de rang et de condition...

— Désolée, renchérit Mme de Pornens, sincèrement désolée... Ma fille, Mademoiselle Catherine de Pornens, a naguère refusé un homme de bonne noblesse et ce n'est point aujourd'hui ou demain qu'elle épousera... un homme des plus honorables, certes, mais qui a, pour des gens de notre sorte, le grand et irréparable tort de n'être « pas né ».

Jean Farny ne se démonta pas. L'amour vrai est aussi patient que courageux. De plus, il n'est point chatouilleux ni susceptible.

— J'entends et je comprends vos raisons, dit-il modestement. Si je me suis permis de me présenter devant vous et de vous faire la demande dont dépend le bonheur de ma vie, c'est que Mlle de Pornens a daigné m'y autoriser.

— Quoi, monsieur ?... Ma fille...

— Oui, monsieur et très gracieux sire, dit Jean Farny, se servant de l'appellation affectée jadis aux seigneurs, ce qui ne déplut point à M. de Pornens.

— En ce cas, monsieur, je dois avoir là-dessus une explication avec Mademoiselle de Pornens, dont l'attitude et la conduite en cette circonstance ne sont pas pour me plaire.

Jean Farny s'inclina et se retira. Il n'était ni humilié ni trop inquiet sur l'avenir.

Catherine, le soir, fut interrogée.

Quelques jours plus tard, Mme de Pornens reçut dans son salon bien dégarni, hélas ! son amie, la vieille baronne douairière de Vuillens et lui dit en confidence, à l'heure du thé :

— Chère amie, je vous confie un secret. Nous sommes désolés au fond, mais Catherine s'est si stupidement éprise que sa vie serait brisée si nous nous opposions... Elle se mariera cet au-

tomnie avec M. Jean Farny, notre voisin, le gros propriétaire... Il n'a pas de naissance, mais il ne lui manque que cela... Ce mariage n'étant pas dans les traditions de notre monde, nous ne do- terons pas Catherine...

— Je m'en doute, dit la baronne en souriant.

M. de Pornens et sa digne épouse n'attendi- rent pas le mariage pour être coiffés de Jean Farny. Le mariage célébré, cette estime et cette affection ne firent que s'accroître.

La ruine de Pornens fut restaurée, l'aisance et un certain éclat revinrent au manoir.

— Non, disait M. de Pornens à ses amis de noblesse, revenus à lui avec ce retour de prospé- rité, Jean Farny, mon gendre, dont je suis très fier, n'est pas gentilhomme de race et de nais- sance, et c'est tant pis, mais il est gentilhomme de cœur, et c'est tant mieux !

Ad. Villemard.

Théâtre Lumen. — Continuant la présentation de la série sensationnelle, en exclusivité, le Théâtre Lumen présente cette semaine un superfilm de William Fox : **Le Cheval de Fer** (The Iron Horse), grande épopée d'aventures dramatiques en 6 parties, véritable chef-d'œuvre de reconstitution de la lutte des Indiens contre le progrès. Il a fallu trois ans d'efforts pour mener à bien la réalisation du « Cheval de Fer ». 5000 artistes vécurent sous la tente dans la Sierra Nevada, deux villes furent édifiées, trois tribus d'Indiens furent utilisées, une de Cheyennes, une de Sioux et une de Pawnees. « Le Cheval de Fer » est une des plus grandioses manifestations du génie humain. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 ; dimanche 19, matinée ininterrompue dès 2 h. 30. Rappelons au public que « Le Cheval de Fer » peut être vu par grands et petits.

Royal Biograph. — Deux grands succès cinégraphiques composent le nouveau programme de cette semaine du Royal Biograph : « La Brute Bien-Aimée », splendide film d'aventures sportives en 4 parties avec, comme principaux interprètes : Victor Mac Larglen, Marguerite de la Motte, William Russell. « La Brute Bien-Aimée » est une œuvre forte, dont nombreuses scènes sont des plus captivantes, voir même poignantes. Un fameux Journaliste est une excellente comédie dramatique et humoristique en 4 parties, qui, une fois de plus, permettra d'apprécier les prouesses acrobatiques du téméraire Richard Talmadge, un spécialiste des fortes émotions. Comme toujours, à chaque représentation, les dernières actualités mondiales et du pays par le « Ciné-Journal Suisse ». Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 ; dimanche 18, matinée dès 2 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

LAITERIE DE ST-LAURENT Rue de St-Laurent 27
Téléphone 50.60
Spécialité : Beurre, œufs du jour. Fromages de 1er choix.
Mayakosse et Maya Santé, Tommes.
J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc Pansements
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.
W. MARGOT & Cie. Pré-du-Marché, Lausanne

Fabrique de Bricelés de ménage

Biscuits, Caramels, Bonbons, Thés

Maison B. ROSSIER

Rue de l'Ale, 19, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.